

## CHATEAUBRIAND ET LA GRÈCE

Philippe ANTOINE

Lorsque paraît l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* dans les *Œuvres complètes*<sup>1</sup>, le récit de voyage est devenu, selon les dires de son auteur, « un ouvrage de circonstance » (*Préface* de 1826, p. 3). Nous sommes en 1826, après la capitulation de Missolonghi, et la lutte des Grecs occupe tous les esprits. Chateaubriand, dans une préface rédigée pour l'occasion, justifie l'adjonction d'écrits politiques à sa relation :

J'ai pensé qu'il était utile pour la cause des Grecs, de joindre à cette nouvelle Préface de l'*Itinéraire* ma *Note sur la Grèce*, mon *Opinion* à la Chambre des Pairs, à l'appui de mon amendement sur le projet de loi pour la répression des délits commis dans les échelles du Levant, et même la page du discours que j'ai lu à l'Académie, page où j'exprimais mon admiration pour les anciens comme pour les nouveaux Hellènes. On trouvera ainsi réuni tout ce que j'ai jamais écrit sur la Grèce, en exceptant toutefois quelques livres des *Martyrs*. (p. 5)

Ainsi est constitué un nouvel ensemble éditorial. L'histoire au présent est éclaircie par un témoignage qui la précède de vingt ans et le Voyage est enrôlé dans les rangs du philhellénisme.

Dès sa première édition, l'*Itinéraire* était précédé de deux mémoires, dont l'un relatait l'histoire de Sparte et d'Athènes depuis le « siècle d'Auguste » (*Premier Mémoire*, p. 85) jusqu'en 1808, date du saccage des monuments d'Athènes (p. 125). Dans son *Essai historique*, dans une toute autre perspective il est vrai, Chateaubriand avait retracé l'histoire des monarchies et républiques grecques. Si l'on met bout à bout les textes que l'auteur consacre à la Grèce, on est en présence d'une histoire à peu près complète que l'œuvre posthume continuera en accueillant un « Mémoire sur l'Orient » rédigé en 1828<sup>2</sup> et une série de considé-

<sup>1</sup> Il forme les tomes VII, IX et X de l'édition Ladvocat des *Œuvres complètes*. Les références à cet ouvrage et aux différentes pièces qui l'accompagnent seront indiquées dans le corps du texte et renverront à l'édition d'Émile Malakis, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, 2 volumes, Baltimore, The Johns Hopkins Press ; Paris, Les Belles Lettres, 1946.

<sup>2</sup> Il figure au chapitre 13 du livre XXIX des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Le Livre de Poche, éd. Jean-Claude Berchet, 4 tomes, 2001-2002, t. II, pp. 291-313.

rations sur l'avenir politique du pays. En écrivant la Grèce, Chateaubriand adopte différents rôles : témoin, historien, publiciste et poète. C'est dire que la mise en texte de la « matière grecque », à elle seule, renvoie aux différentes « carrières » selon lesquelles le mémorialiste organise l'œuvre ultime. L'homme est voyageur (*l'Itinéraire*), écrivain (*Les Martyrs*), politique (la *Note* et le *Mémoire sur l'Orient*).

On lit dans le Voyage un beau passage dans lequel le relationnaire imagine qu'on lui a « donné l'Attique en souveraineté » (*Itinéraire*, t. I, p. 320). En songe, il bâtit des auberges, achète un port et se dote d'une marine, relève les monuments, fonde une université, encourage l'agriculture... avant de se retrouver « Gros-Jean comme devant » (p. 321) en sortant de ce rêve éveillé. Ce « [...] Pot au lait élevé aux proportions de la Grèce<sup>3</sup> » me semble riche d'enseignements quant à la manière qu'a Chateaubriand d'envisager l'histoire. L'avenir est évalué à l'aune du passé (car il s'agit bien de faire « sortir Athènes du tombeau » (p. 321) c'est-à-dire de restaurer une gloire disparue) et la perspective visionnaire s'alimente aux souvenirs. C'est une fable que nous lisons, comme si le passé et le futur avaient besoin des pouvoirs de l'imagination pour *exister*. Mais c'est bien compte tenu de l'état présent de la Grèce que prend corps cette sorte de fiction : chez Chateaubriand, l'imaginaire a besoin de se frotter au réel et le voyageur se doit de « raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire » (*Préface de 1811*, p. 72). Il mène sur le terrain une enquête positive et déplore l'état présent de la Grèce que les monuments, les paysages ou la littérature ne parviennent pas totalement à faire oublier. Mais le pèlerinage, c'est l'une de ses raisons d'être, permet malgré tout de rappeler une gloire passée et de bâtir en esprit un avenir qui en soit digne.

#### *Un ouvrage de circonstance*

En faisant figurer la *Note* aux côtés de *l'Itinéraire* dans l'édition Ladvocat, Chateaubriand rapproche deux époques et

<sup>3</sup> Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris, Garnier Frères, 1861, t. II, p. 86.

deux événements que tout semble opposer. En témoignent ces lignes de la préface de 1826 :

J'ai cru peindre la désolation en peignant les ruines d'Argos, de Mycènes, de Lacédémone ; et si l'on compare mes récits à ceux qui nous viennent aujourd'hui de la Morée, il semble que j'aie voyagé en Grèce au temps de sa prospérité et de sa splendeur ! (p. 11)

La *Note* fait état d'une situation politique que l'on ne peut guère mettre en regard avec celle de 1806. Dans le monde de l'après congrès de Vienne, la Grèce est prise dans le jeu compliqué de la lutte d'influence que se livrent les puissances européennes face aux Turcs dont le recul en Europe s'accélère. L'insurrection grecque témoigne d'un réveil du sentiment national qui est diversement apprécié par les maîtres du moment. Ils y voient un ferment de désordre et un obstacle au maintien d'une certaine stabilité internationale. Les partisans d'une politique de réformes, quant à eux, se satisferaient d'assurer aux populations chrétiennes d'Orient des droits supplémentaires sans remettre en question l'intégrité de l'empire ottoman par ailleurs soumis à de fortes oppositions internes. Bref, si le sentiment anti-turc est assez largement partagé en Europe, la proclamation de l'indépendance, en 1822, n'entraîne pas un soutien immédiat à la cause grecque. Il faudra attendre 1827 pour que la France, la Grande Bretagne et la Russie signent un traité sur la séparation de la Grèce et de la Turquie que la défaite de la marine ottomane à Navarin fera entrer en application.

La Grèce que Chateaubriand parcourt en 1806 est bien différente. La domination turque semble assurée pour longtemps alors que le théâtre des conflits se joue sur d'autres scènes. Selon les dires de Chateaubriand, le pays « est triste, mais paisible » et, de fait, personne ne pouvait prévoir qu'entreraient en action quelques années plus tard les « hordes d'Ibrahim » (p. 4). Il semble donc à première vue hasardeux de vouloir faire du récit de voyage un ouvrage militant. Cette entreprise de récupération fonctionne cependant, et plutôt bien. L'ennemi avait été désigné dans l'*Itinéraire*. Dans la droite ligne de la pensée des Lumières, le voyageur ne cesse d'y dénoncer le despotisme oriental. Le ca-

tholique qu'est Chateaubriand se livre en outre à une condamnation sans appel de l'Islam. Les Grecs sont donc doublement opprimés : en tant que sujets d'un tyran et comme chrétiens ; « [...] le crime religieux vient se joindre au crime civil et politique » (*Opinion*, p. 57). Par ailleurs, comme « terre natale des beaux-arts » (*Note, Avant-propos*, p. 31), la Grèce est naturellement la patrie de l'écrivain qui ne cesse de déplorer la mainmise de la barbarie sur une civilisation dont il se sent l'héritier. C'est donc pour toutes ces raisons que le défenseur de la liberté, du christianisme et des arts s'engage dans les rangs philhellènes en restant fidèle aux prises de position exprimées dans le récit de voyage. Il faudrait d'ailleurs préciser : la religion chrétienne est pour l'auteur synonyme d'émancipation ; elle inspire des œuvres ayant un degré de perfection supérieur<sup>4</sup>. S'il fallait hiérarchiser les motifs qui guident la pensée de Chateaubriand, il faudrait accorder la primauté au sentiment religieux et ce que l'auteur reproche aux partisans de la neutralité dans la guerre d'indépendance est avant tout de ne pas être de véritables chrétiens (*Note, Préface* de la troisième édition, p. 38).

Il est certes plus difficile de trouver chez les Grecs asservis (ceux de 1806) les vertus des défenseurs de Missolonghi qui « auraient été reconnus pour véritables Grecs à Mycale et à Salamine » (*Note*, p. 50). Les premiers ont en effet tout oublié de leur passé (ils sont devenus des barbares) et supportent leur esclavage sans songer à se révolter. Quant à leur sentiment religieux, il est empreint de superstition (et Chateaubriand suit sur ce point une tradition qui fait du christianisme d'Orient une branche abâtardie de la véritable foi). *L'Itinéraire* contient nombre de remarques peu flatteuses pour les Grecs, mais le publiciste convient qu'inévitablement la servitude a engendré des vices : le peuple grec n'était donc pas responsable de sa décadence, provoquée par l'occupant, et il prouve par ailleurs lorsqu'il se révolte qu'il est bien l'héritier de ses prestigieux ancêtres.

Là n'est sans doute pas le plus important. Si le Voyage peut être appelé à la rescousse de la cause grecque, c'est qu'il est avant tout le fruit d'une expérience vécue et donne une légitimité

<sup>4</sup> C'est l'une des thèses que développe *Le Génie du Christianisme*.

à la parole de l'auteur de la *Note*, qui parle en connaissance de cause. Celui qui veut écrire l'histoire est d'autant mieux qualifié pour le faire qu'il a lui-même été pris dans le cours des événements. La relation rend compte d'une tranche de vie et d'un état de la Grèce. Les écrits politiques disent l'action de l'homme public. L'œuvre posthume articulera ces deux plans (elle fournit un *digest* du voyage et produit le « Mémoire sur l'Orient » destiné à peser sur le cours des choses). Être l'historien du présent, pour Chateaubriand, c'est aussi produire les pièces à conviction qui disent l'implication du sujet. En ce sens, l'*Itinéraire*, est une pièce essentielle du « dossier » grec. Et Chateaubriand n'a pas tort d'en faire un « ouvrage de circonstance ». Pour parler du temps qui passe il faut pouvoir dire : « J'étais là, telle chose m'advint<sup>5</sup> ».

*Le passé prédit l'avenir*<sup>6</sup>

Le récit de voyage, pris isolément, semble cependant refuser le présent. En ne considérant que le « Voyage de la Grèce », il apparaît clairement que tout ce qui rappelle la situation présente, en offusquant la gloire passée, est soumis à une condamnation sans appel<sup>7</sup>. Chateaubriand tente de retrouver les traces qui lui permettent de ressusciter la Grèce antique. Dans l'*Itinéraire*, les Grecs ont oublié leur histoire et leur langue. Un guide conduit Chateaubriand vers les ruines de Sparte ; il ne peut indiquer dans un premier temps le site de l'ancienne cité parce qu'il en ignore le nom. Le *cicerone* indique Magoula lorsqu'on lui demande de désigner l'emplacement de Lacédémone. Après un échange verbal dont l'enjeu est la recherche d'une dénomination commune aux deux interlocuteurs, l'ancienne Sparte est enfin localisée (*Itinéraire*, pp. 219-220)... et on se doute que l'émotion est du côté de l'étranger, seul à même de rappeler des souvenirs : grâce aux li-

<sup>5</sup> Chateaubriand cite ce vers de La Fontaine (« Les deux pigeons ») dans l'*Itinéraire* (p. 300).

<sup>6</sup> *Note*, *Préface* de la troisième édition, p. 39.

<sup>7</sup> À un chef de la loi qui s'enquiert des motifs de son voyage, Chateaubriand répond de manière provocante : « [...] je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. » (*Itinéraire*, t. I, p. 208)

à la parole de l'auteur de la *Note*, qui parle en connaissance de cause. Celui qui veut écrire l'histoire est d'autant mieux qualifié pour le faire qu'il a lui-même été pris dans le cours des événements. La relation rend compte d'une tranche de vie et d'un état de la Grèce. Les écrits politiques disent l'action de l'homme public. L'œuvre posthume articulera ces deux plans (elle fournit un *digest* du voyage et produit le « Mémoire sur l'Orient » destiné à peser sur le cours des choses). Être l'historien du présent, pour Chateaubriand, c'est aussi produire les pièces à conviction qui disent l'implication du sujet. En ce sens, l'*Itinéraire*, est une pièce essentielle du « dossier » grec. Et Chateaubriand n'a pas tort d'en faire un « ouvrage de circonstance ». Pour parler du temps qui passe il faut pouvoir dire : « J'étais là, telle chose m'advint<sup>5</sup> ».

*Le passé prédit l'avenir*<sup>6</sup>

Le récit de voyage, pris isolément, semble cependant refuser le présent. En ne considérant que le « Voyage de la Grèce », il apparaît clairement que tout ce qui rappelle la situation présente, en offusquant la gloire passée, est soumis à une condamnation sans appel<sup>7</sup>. Chateaubriand tente de retrouver les traces qui lui permettent de ressusciter la Grèce antique. Dans l'*Itinéraire*, les Grecs ont oublié leur histoire et leur langue. Un guide conduit Chateaubriand vers les ruines de Sparte ; il ne peut indiquer dans un premier temps le site de l'ancienne cité parce qu'il en ignore le nom. Le *cicerone* indique Magoula lorsqu'on lui demande de désigner l'emplacement de Lacédémone. Après un échange verbal dont l'enjeu est la recherche d'une dénomination commune aux deux interlocuteurs, l'ancienne Sparte est enfin localisée (*Itinéraire*, pp. 219-220)... et on se doute que l'émotion est du côté de l'étranger, seul à même de rappeler des souvenirs : grâce aux li-

<sup>5</sup> Chateaubriand cite ce vers de La Fontaine (« Les deux pigeons ») dans l'*Itinéraire* (p. 300).

<sup>6</sup> *Note*, *Préface* de la troisième édition, p. 39.

<sup>7</sup> À un chef de la loi qui s'enquiert des motifs de son voyage, Chateaubriand répond de manière provocante : « [...] je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. » (*Itinéraire*, t. I, p. 208)

vres et à sa culture, le « barbare devenu civilisé<sup>8</sup> » est devenu le descendant des véritables Grecs. De fait, cette partie du Voyage tend à prouver que Chateaubriand est le seul dépositaire de la mémoire d'un peuple qui n'est plus que son ombre.

Encore ne parvient-il pas toujours, loin s'en faut, à retrouver dans le monde les promesses des livres. Souvent, la déception est au rendez-vous et pour s'absenter du réel il ne reste au voyageur que le rêve, déclenché souvent par le nom de lieu, ou par le paysage dès lors qu'il est débarrassé de toute présence humaine, de ce qui l'ancre dans un présent refusé. Bref, la Grèce que Chateaubriand parcourt en 1806 n'est plus la Grèce et la présence turque ne se manifeste que par des éléments négatifs. Les occupants savent détruire mais se révèlent inaptes à administrer ou à édifier. Des *kans* délabrés, des janissaires qui n'ont rien de soldats, une musique et un parler discordants, une autorité que la seule présence d'un Franc parvient à ébranler... tel est le tableau de l'empire ottoman que dessine Chateaubriand, qui rejoint ici une opinion assez partagée par les occidentaux selon laquelle les Turcs seraient « campés en Europe »<sup>9</sup>. À lire la série de ces notations, il semble bien que l'ensemble de la Grèce ait sombré hors de l'histoire. La domination turque est une sorte de parenthèse, quelque chose comme une anomalie, et l'on comprend mieux alors pourquoi, aux yeux de Chateaubriand, la lutte pour l'indépendance rétablit le lien rompu avec le passé.

Transportons-nous quelques années plus tard. La barbarie est toujours menaçante, et elle l'est d'autant plus que les puissances occidentales commettent l'imprudence d'armer l'ennemi héréditaire qui, avec l'aide de mercenaires et de techniques nouvelles, serait capable d'assurer à nouveau sa domination : « Prétendre civiliser la Turquie en lui donnant des bateaux à vapeur et des chemins de fer [...] c'est introduire la barbarie en Occident<sup>10</sup> ». Il s'agit bien de stopper l'expansionnisme de l'Islam

<sup>8</sup> Chateaubriand rencontre un jeune paysan grec qui le dévore des yeux : « J'étais touché, je ne sais pourquoi, peut-être en me voyant, moi Barbare civilisé, l'objet de la curiosité d'un Grec devenu Barbare. » (*Itinéraire*, t. I, p. 242).

<sup>9</sup> Bonald (« Discours politiques sur l'état actuel de l'Europe ») cité par Chateaubriand dans son *Itinéraire* (t. I, p. 167).

<sup>10</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., t. III, p. 289.

(quitte à prendre le parti de la Russie contre l'Angleterre et l'Autriche) : « Vous ne voulez pas planter la Croix sur Sainte-Sophie [...] Appellerez-vous alors l'Europe à une croisade contre des infidèles armés de la peste, de l'esclavage et du Coran ? Il sera trop tard<sup>11</sup> ». Ces lignes du « Mémoire sur l'Orient » montrent que la question grecque est devenue question d'Orient et que l'enjeu est la lutte de la civilisation contre son principe destructeur : « un peuple dont l'ordre social est fondé sur l'esclavage et la polygamie est un peuple qu'il faut renvoyer aux steppes des Mongols<sup>12</sup> ». Chateaubriand, dans sa *Note*, en appelle à une intervention française : « Qu'il serait beau de voir les fils de Saint-Louis, à peine rétablis sur leur trône, devenir à la fois les libérateurs des rois et des peuples opprimés » (p. 51). Ici encore paraît l'idée selon laquelle il faut retrouver le passé pour lutter contre le chaos — qui est en un certain sens anhistorique — et rétablir les droits de la civilisation, c'est-à-dire reprendre le cours de l'histoire.

Cette idée d'un lien rompu qu'il faut chercher à restaurer permet peut-être de comprendre les prises de position que Chateaubriand expose dans sa *Note* quant à l'avenir politique de la Grèce. Jean-Paul Clément a bien montré, dans une analyse de la *Note sur la Grèce*<sup>13</sup>, comment le publiciste en arrivait à envisager un avenir républicain pour la Grèce. L'excès de tyrannie a renvoyé les Grecs à l'état de nature et légitime l'insurrection. Les combattants de la liberté ont par ailleurs « incontestablement le droit de choisir leur existence politique » (*Note*, p. 48) — et l'on sait, il s'agit même de « la plus grande découverte politique du dernier siècle » (p. 49), qu'une république représentative est possible depuis qu'existent les États-Unis. À l'époque de la rédaction de la *Note*, Chateaubriand souhaite l'instauration d'une monarchie constitutionnelle (qui aurait l'avantage de ne pas donner prise aux « frayeurs que ferait naître l'établissement d'un gouvernement populaire à l'orient de l'Europe » (p. 48)) tout en admettant la viabilité d'un régime républicain. Dans les *Mémoires*, il

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 307.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 307.

<sup>13</sup> Jean-Paul Clément, « Chateaubriand et l'indépendance de la Grèce : la brochure de 1825 », *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n°41, 1999, pp. 40-46.



regrettera qu'une « monarchie bavaroise [se soit] établie à Athènes » au lieu de la république fédérative qu'il appelait, écrit-il, de ses vœux<sup>14</sup>. La position de Chateaubriand admet une explication de type politique (et ne surprend guère chez ce partisan de la légitimité qui s'est à plusieurs reprises déclaré « républicain par goût<sup>15</sup> »). Dans la mesure où l'oppression ottomane a arrêté l'histoire et où il n'existe plus de souverain légitime, l'avenir politique du pays est ouvert. Par ailleurs, le seul moyen de rester tout de même fidèle au passé, et de reprendre le cours de l'histoire, pourrait bien être de témoigner d'une sorte de fidélité à l'égard de l'époque classique, en faisant renaître la Grèce, « Patrie commune de toutes les renommées » et « vieille terre d'indépendance » (*Extrait d'un discours sur l'histoire de France*, p. 53). Tout se passe comme si le passé devait guider l'action des nouveaux Hellènes. Penser l'avenir du pays, c'est à la fois tenir compte de la nouvelle donne politique (toute forme de gouvernement est possible, pourvu qu'elle ne mène pas au despotisme) et du génie particulier de la nation grecque tel qu'il s'est manifesté au cours de son histoire.

### *La légende, mirage de l'histoire*<sup>16</sup>

À la suite du mémoire sur l'Orient que Chateaubriand produit dans l'œuvre posthume, l'écrivain proclame la supériorité de la littérature sur la politique. À l'en croire, le lecteur aurait dû sauter « à pieds joints » sur ce « petit chef-d'œuvre de chancelerie », alors qu'il n'aurait pas été tenté d'en faire de même à propos « [des] amours de Didon à Carthage ou [des] larmes de Priam dans la tente d'Achille<sup>17</sup> ». Dans une lettre écrite lors du pèlerinage oriental, il conseillait déjà à l'un de ses correspondants de ne

<sup>14</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., t. III, p. 185.

<sup>15</sup> On lit ainsi dans les *Mémoires de ma vie* (dans *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., p. 100) la phrase suivante : « Gentilhomme et écrivain, j'ai été Bourbonniste par honneur, Royaliste par raison, et républicain par goût ».

<sup>16</sup> « Les annales humaines se composent de beaucoup de fables mêlées à quelques vérités : quiconque est voué à l'avenir a au fond de sa vie un roman pour donner naissance à la légende, mirage de l'histoire. », *Vie de Rancé*, dans *Œuvres romanesques et voyages*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », éd. Maurice Regard, t. I, 1969, p. 1026.

<sup>17</sup> *Mémoires d'Outre-Tombe*, op. cit., t. III, p. 313.

voir « la Grèce que dans Homère<sup>18</sup> ». De fait, l'*Itinéraire*, dans sa partie grecque au moins, est bien un voyage au pays des livres, il est vrai maintes fois contrarié par les faits. On y lit la série des efforts que produit le voyageur pour donner la primauté aux songes et faire revivre les fables, au prix de quelques accommodements. Des marins grecs dansent sur un bateau : « Heureusement l'ombre des voiles du vaisseau me dérobaient un peu la figure et le vêtement des acteurs, et je pouvais transformer mes sales matelots en bergers de Sicile et d'Arcadie » (*Itinéraire*, t. II, p. 6). L'énoncé pourrait servir de modèle : il est possible de réenchâtrer une réalité souvent grimaçante grâce à la bibliothèque, qui ne parvient toutefois pas à faire oublier le monde. Le récit de voyage rend compte de cette cohabitation difficile, souvent conflictuelle, entre la fiction (ou le songe) et le réel. L'histoire, celle du présent au moins (car le passé lointain est lui aussi passé au filtre des souvenirs livresques et se mêle à la légende) s'oppose à la littérature — et l'*Itinéraire* aux *Martyrs*.

Le poème aurait alors la primauté sur le témoignage. Chateaubriand n'affirmait-il pas avoir entrepris le voyage pour écrire *Les Martyrs* (Préface de 1811, p. 70) ? La relation serait alors en position ancillaire, simple complément ou pièce justificative de l'épopée chrétienne. Les choses sont évidemment plus complexes. *Les Martyrs* s'achèvent par un « adieu à la Muse » qui est repris, sous une autre forme, dans l'*Itinéraire*. Il s'agit alors, pour Chateaubriand, d'annoncer publiquement son retrait de la scène littéraire : entendons par là qu'il entend renoncer à la fiction. Peu après prennent corps deux projets : celui d'écrire une Histoire de France (les *Études historiques* ne verront le jour qu'en 1831) et une autobiographie (qui devait initialement suivre le modèle rousseauiste : les *Mémoires de ma vie*). Jean-Claude Berchet a bien montré<sup>19</sup> comment les *Mémoires d'Outre-Tombe* élargissent le cadre strict du récit d'une vie en accueillant à la fois l'histoire et l'épopée — et en se situant par là même au sommet de la hiérarchie des genres. Somme toute, Chateaubriand a l'intention de

<sup>18</sup> *Correspondance générale*, Paris, Gallimard, N.R.F., éd. Pierre Ribeyrette, t. I, 1977, p. 396 (lettre du 13 septembre 1806).

<sup>19</sup> Dans sa *Préface des Mémoires d'Outre-Tombe*, *op. cit.*, t. I, pp. 10-13.

« réinvestir dans son autobiographie cette "histoire" et cette "épopée" qu'il avait en vain poursuivies ailleurs et qui lui avaient dans une large mesure échappé<sup>20</sup> ». Ainsi serait effacé le double échec des *Martyrs* et des *Études historiques*.

À ce titre, l'*Itinéraire* peut être lu comme un ouvrage de transition. Le récit de voyage admet une forte composante autobiographique, sans renoncer pour autant à dresser un état présent des pays traversés. Chateaubriand y fait œuvre d'historien (au point qu'on lui reprochera son érudition). Il fait également entrer le genre viatique en littérature : il pose dans sa relation comme un écrivain qui voyage pour écrire et recourt volontiers aux mensonges du style pour chanter la beauté des paysages orientaux. (La réception de l'œuvre confirme le propos : le Voyage reçoit un bien meilleur accueil que l'épopée chrétienne et il est avant tout loué pour la qualité de son écriture.) Ajoutons enfin que l'adjonction de pièces complémentaires dans l'édition de 1826 permet de faire état de l'implication du politique dans les affaires du temps. Dans ce texte s'entendent donc plusieurs voix : celles de l'homme privé et public, de l'historien et du poète, de l'auteur et du lecteur, du chrétien et de l'artiste...

Chateaubriand parvient à concilier plusieurs attitudes possibles face à l'histoire. Il se montre également capable de l'écrire et de la faire, d'être historien du passé, témoin du présent et visionnaire, de mener une enquête positive qui par endroits se pare de la beauté du songe et de la littérature. Le récit de voyage, comme genre marqué par le montage de textes hétérogènes, autorise la coexistence de ces différentes strates discursives qui se répondent et s'enrichissent mutuellement. Une scène, une topographie, un détail... sont plus beaux lorsqu'ils sont vus à l'aune de la fiction et, inversement, les fables ont d'autant plus de force qu'elles prennent corps sous les yeux du relationnaire. Il n'est pas si facile de faire le départ entre les faits et la légende. Chateaubriand éprouve d'ailleurs le besoin de renvoyer aux *Martyrs* dans son *Itinéraire*, alors que le roman est accompagné de copieuses *Remarques* censées prouver sa vérité historique — comme s'il

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 13.

n'y avait finalement pas de frontières entre l'épopée et l'histoire et comme si les époques dialoguaient entre elles.

La citation, la réécriture et l'allusion sont parmi les phénomènes les plus voyants qui font de l'*Itinéraire* un texte composite. Sur un autre plan, on l'a vu, se tissent des liens avec d'autres écrits de Chateaubriand, grâce à des renvois — sortes de passerelles entre la production du romancier, de l'historien, de l'homme politique. Au sein de la relation elle-même se lit enfin ce mélange, ce désordre qui est tout aussi bien, pour plagier le mémorialiste, « une sorte d'unité indéfinissable<sup>21</sup> ». La « Préface » de la première édition propose un catalogue des différents contenus qui se trouvent dans le Voyage : sentiments, aventures, observation du monde, considérations esthétiques, rappels historiques (p. 71). Tout concourt donc à ébranler les cadres génériques et l'histoire, dès la rédaction de l'*Itinéraire*, est intimement mêlée à l'expérience personnelle, réfléchie par la culture et l'imagination.

\*\*\*

Écrire la Grèce, pour Chateaubriand, c'est à la fois prendre parti (en servant le mouvement philhellène), revenir au passé pour prédire l'avenir (la patrie de la liberté ne saurait être soumise au despotisme), s'inscrire dans une tradition (en écoutant les voix des grands prédécesseurs pour continuer à écrire) et *se dire*. Au moment de rappeler son voyage dans les *Mémoires*, Chateaubriand écrit, pour présenter les chapitres qui suivent : « Ma vie étant exposée heure par heure dans l'*Itinéraire*, je n'aurais plus rien à dire ici, s'il ne me restait quelques lettres inconnues écrites ou reçues pendant et après mon voyage<sup>22</sup> ». On ne saurait mieux désigner le récit de voyage comme une partie des *Mémoires*, en même temps présente dans l'œuvre posthume (il suffirait de fermer le livre et d'en ouvrir un autre pour combler le blanc) et évacué de celle-ci (qui n'a pas lu l'*Itinéraire* ne saura rien, ou presque, de cette année 1806). De fait, Chateaubriand est singulièrement peu prolixe sur le voyage de la Grèce, comme en témoignent les lignes suivantes :

<sup>21</sup> *Ibid.*, « Avant-propos de 1846 », t. I, p. 168.

<sup>22</sup> *Ibid.*, t. II, p. 250.

Après avoir traversé la Grèce, touché à Zéa et à Chio, je trouvai Julien à Smyrne. Je vois aujourd'hui, dans ma mémoire, la Grèce comme un de ces cercles éclatants qu'on aperçoit quelquefois en fermant les yeux. Sur cette phosphorescence mystérieuse se dessinent des ruines d'une architecture fine et admirable, le tout rendu plus resplendissant encore par je ne sais quelle autre clarté des muses<sup>23</sup>.

Restent donc un simple éblouissement et un « paysage » réduit à sa plus simple expression : une lumière, un monument stylisé et archétypal, une idée du Beau. Il faut citer la fin du paragraphe et laisser le dernier mot à ce « douanier turec » qui s'absente de toute histoire pour s'abîmer dans une contemplation mélancolique. En 1826, Chateaubriand écrit que ses ouvrages « sont une histoire fidèle des trente prodigieuses années qui viennent de s'écouler<sup>24</sup> » ; ils tiennent aussi le registre des songes<sup>25</sup>.

Quand retrouverai-je le thym de l'Hymète, les lauriers-roses du bord de l'Eurotas ? Un des hommes que j'ai laissés avec le plus d'envie sur des rives étrangères, c'est le douanier turec du Pirée : il vivait seul, gardien de trois ports déserts, promenant ses regards sur des îles bleuâtres, des promontoires brillants, des mers dorées. Là, je n'entendais que le bruit des vagues dans le tombeau détruit de Thémistocle et le murmure des lointains souvenirs : au silence des débris de Sparte, la gloire même était muette<sup>26</sup>.

<sup>23</sup> *Ibid.*, t. II, p. 252.

<sup>24</sup> « Préface générale » des *Œuvres complètes*, dans *Mémoires d'Outre-Tombe*, *op. cit.*, t. I, p. 753.

<sup>25</sup> « [...] j'ai mis ma main dans le siècle, mon intelligence au désert. L'existence effective s'est montrée à moi au milieu des illusions, de même que la terre apparaît aux matelots parmi les nuages. », *Ibid.*, t. IV, p. 601.

<sup>26</sup> *Ibid.*, t. II, p. 252.